

A scenic coastal landscape. In the foreground, a green grassy field with some dry patches. A hiker in a white shirt and dark pants is walking across the field, using a walking stick. In the middle ground, a steep, rocky cliff rises from the sea. The cliff is covered in green vegetation. To the right of the cliff, there is a green field with a wooden fence and a green netting fence. In the background, the sea is visible under a clear blue sky.

Compostelle

Chemin de la Côte

Claude Bernier

Claude Bernier

Compostelle - Chemin de
la Côte

© Claude Bernier, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-1534-9



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les Asturies

Ribadesella, 22 mai

Dans l'autobus qui nous amène de *Madrid* à *Gijón*, je songe aux pèlerins qui cheminent sur un chemin vers *Santiago*. Le temps est frais et maussade, mais il ne pleut pas. De bonnes conditions pour marcher.

Parti à 10h de Madrid, ce matin, notre autobus traverse d'abord les collines de la *Sierra de Guadarrama* avant de descendre dans la grande plaine de la Castille. Notre départ ne s'est pas fait en douceur. À la gare Chaumartin dès 8h, nous apprenons que le train démarre seulement à 14h pour la Côte et arrive à minuit à *Gijón*. Une heure inacceptable pour nous. Nous nous dirigeons vers la gare des autobus au nord de la ville. À notre arrivée, un policier nous informe qu'elle est fermée pour rénovation. Il faut se rendre à la Gare du Sud, à l'autre extrémité de la ville. Rendus là, nous sortons du métro juste à temps pour acheter notre billet et monter dans l'autobus. Le dernier siège nous est assigné, derrière deux jeunes amoureux qui vont se becqueter et se caresser durant tout le parcours, étendus presque sur nos genoux, ayant abaissé leur fauteuil au maximum. Ils sont si près que nous pourrions mettre la main à la pâte. Le pèlerin ne choisit pas son décor, il prend celui que le ciel lui envoie.

Vers 13h, nous entrons dans *Burgos* pour faire l'échange de passagers et prendre un dîner rapide. Et vers 17h30, notre transporteur entre enfin dans la gare de *Gijón*, la fin de son trajet. À la recherche d'un moyen de nous rendre à *Ribadesella*, nous nous heurtons d'abord à des portes closes. Puis, à 18h, nous apprenons que le train passe en soirée seulement, alors nous devons nous résigner à monter dans l'autobus régional qui s'arrête dans tous les petits villages. C'est quand même mieux qu'à pied. À 19h 30, nous arrivons finalement à deux pas de l'auberge juvénile *Roberto Frasinelli*.

Nous avons choisi *Ribadesella* comme point de départ de notre chemin pour diverses raisons. Cette petite ville, située sur le bord de la mer, met à la disposition des pèlerins le premier gîte de la province des Asturies. Construit juste à côté de la plage et de la très belle promenade qui longe la mer, cet ancien hôtel occupe un site exceptionnel au milieu de la baie sablonneuse. Nous y avons été très bien accueillis, l'an dernier, et nous voulions commencer ce chemin par un beau souvenir.

Au moment de notre arrivée, un seul autre pèlerin occupe un lit dans ce grand gîte de quarante places. L'hospitalière nous indique l'endroit où déposer nos bottes et vient nous montrer notre emplacement. Nous serons donc trois dans cette grande chambre de quatre lits. Nous faisons rapidement connaissance avec Joël, un pèlerin français qui habite à quelques kilomètres de la frontière belge. Dès 20h, nous nous dirigeons vers le restaurant pour partager un repas, mais surtout des souvenirs, car Joël arrive de Bayonne, en plus d'avoir parcouru, comme nous, les années précédentes, les chemins d'Arles et de Puy-en-Velay.

Ceux qui ont déjà fait un chemin de Compostelle savent à quel point ces rencontres entre pèlerins sont importantes. Après avoir marché toute une journée, souvent seul, le pèlerin solitaire espère trouver au gîte la personne avec qui il va pouvoir partager ses impressions de la journée. Ce n'est pas toujours facile. Plusieurs marchent seul, mais retrouvent un groupe en soirée. D'autres préfèrent maintenir leur solitude et se tiennent volontiers à l'écart. Mais à la fin du chemin, tous vous le diront : ce qui les a le plus marqué, ce sont les belles rencontres qu'ils ont faites, souvent spontanées, qui laissent toujours d'agréables impressions. La fraternité que l'on découvre sur ces chemins donne une qualité de vie, une chaleur humaine, que l'on retrouve rarement dans notre quotidien.

Ce soir, dans ce petit bar qui s'ouvre sur la mer, nous prolongeons notre conversation jusqu'à 22h30, heure limite pour retourner au gîte. Joël avait

marché le plus souvent seul depuis Bayonne. Il ne faisait aucun doute qu'il était heureux de rencontrer des pèlerins avec qui il pouvait enfin échanger des anecdotes. Sans ostentation, en toute bonhomie, il nous a raconté ses chemins. Les lieux nous étaient familiers. Chacun ajoutait son souvenir, partageait les moments heureux. S'il existe un constat à la suite de ces rencontres, c'est bien le suivant : les moments désagréables quittent rapidement notre mémoire pour laisser toute la place aux souvenirs qui réchauffent encore le cœur.

De retour au gîte, notre chemin pouvait commencer. Nous étions remplis d'énergie, même si le voyage en autobus ne nous avait pas réjouis démesurément. Cet échange cordial rechargeait nos batteries pour les prochains jours. Nous avons convenu de nous lever tôt, le lendemain, pour partir du bon pied.

Au lever, ce matin, le soleil tente de percer les nuages. Nous nous arrêtons pour le petit-déjeuner au bar où nous avons soupé hier soir. Quelques touristes sont déjà attablés, mais la majorité des Espagnols ne se lèvent pas avant 8h. Nous avalons rapidement nos tartines, reprenons le sac pour profiter de la fraîcheur du matin.

Notre guide mentionne que nous devons suivre la longue promenade qui longe la mer, et avant la pointe rocheuse, tourner à gauche pour traverser le quartier résidentiel. Avec le soleil qui monte lentement à l'est et irradie la façade des luxueux petits hôtels, nous avançons dans un décor de lumière.

Les Espagnols ont eu le souci de bien protéger le front de mer. Dans les principales villes que nous avons traversées sur le Chemin côtier, les promenades sur le bord de l'eau étaient aménagées avec soin, respectueux de cet espace privilégié qu'offre une baie ouverte sur la mer. Les villes de *San Sebastian*, *Laredo*, *Santader*, *Santoña*, *Portugalete* et combien d'autres

laissent de belles images dans notre mémoire. Grâce à la proximité avec l'océan Atlantique et aux petits villages de pêcheurs adossés aux falaises, le chemin côtier nous présente des paysages uniques, bien différents des autres chemins.

Ce matin, je laisse partir devant moi Roger et Joël, préférant m'attarder à contempler le paysage. La brise qui vient de la mer et le soleil qui se lève donnent le goût de profiter de cette belle matinée. Les premiers rayons qui éveillent la baie peignent d'une couleur rosée tous les objets qu'ils touchent.

À ma droite, sur le promontoire, une petite chapelle toute blanche brille dans la lumière. À ses pieds, en flanc de colline, un troupeau de moutons broute dans l'herbe humide et verdoyante du matin. La ville, encore endormie, s'éveille lentement, alors que, loin derrière, les *Picos d'Europa*, ces très hautes montagnes aux neiges éternelles, sont encore emmitouflés dans le brouillard. Sur la longue et large promenade, qui s'étire d'un promontoire à l'autre, en forme de demi-lune, le long de la mer, les mouettes célèbrent l'arrivée du nouveau jour. Tout au bout, sur un rocher qui s'avance vers la mer, dorment les vestiges d'une ancienne forteresse des Templiers. Ces chevaliers se donnaient la mission de protéger les pèlerins. Ils construisaient leurs châteaux forts en des lieux stratégiques pour veiller sur ceux qui empruntaient les chemins des longs pèlerinages. Aujourd'hui, les bâtiments ont disparu, seuls demeurent quelques murs de pierre. Accablés par la puissance des vents, inclinés vers le sol comme des moines en prières, de grands hêtres veillent sur les ruines couvertes de ronces.

Au moment où je quitte la mer et m'enfonce dans le quartier résidentiel, le silence règne encore. Seuls quelques chiens me saluent au passage. En délaissant les dernières maisons, une petite route grimpe rapidement pour s'élever sur le promontoire qui domine la mer. Sur une colline, à notre gauche, un mur d'enceinte entoure le grand monastère de *San Esteban de Leces*. Ce dernier est encore habité. On y trouve entre autre un gîte pour

pèlerins, une église et un collège pour garçons, abandonné depuis à peine quelques années.

Ces monastères jalonnaient jadis toute la côte à l'époque de la piraterie. Les moines soldats qui construisaient ces forteresses cherchaient essentiellement à protéger la population. Quand le danger venu de la mer se faisait pressant, des milliers de personnes pouvaient y trouver refuge. C'est bien connu, les pirates mettaient le pied à terre pour trouver de la nourriture, se reposer de leur séjour en mer et capturer des filles qu'ils amenaient sur leur bateau, quitte à les jeter par-dessus bord après usage. Cette époque ne faisait pas dans la dentelle.

Malheureusement, ces oasis fortifiés sont disparus dans la majorité des cas. Les paysans ont pris les pierres pour construire leur maison, bon nombre de ces monastères étant abandonné après le départ des religieux. Souvent on peut apercevoir des restes de fortifications, mais dans la plupart des cas, les arbustes et les ronces recouvrent les fondations et camouflent toutes les traces du passé. Seuls les emplacements sont indiqués dans les livres d'histoire.

Pour le reste de la journée, le sentier suit le bord de la mer, alors qu'à notre gauche, les hautes montagnes, *los Picos d'Europa*, ne quittent jamais notre regard. En pleine campagne, nous apercevons pour la première fois les « *horreos* » typiquement asturiens, de vastes greniers, posés sur des pierres verticales et triangulaires. Ils sont différents de ceux que les pèlerins du *Camino Francés* découvrent en Galice, par leur forme en quadrilatère, leur dimension plus vaste et leur structure qui demeure identique à travers toute la province des Asturies. Ces bâtiments que l'on retrouve à proximité de chaque habitation font vraiment partie du paysage rural de cette région de l'Espagne.

Ces greniers qui devaient tenir à distance les rongeurs, une plaie au Moyen Âge, sont essaimés dans d'autres parties de l'Europe, notamment dans les pays du centre comme la Roumanie et la Bulgarie, mais également au Portugal et en Scandinavie. En Galice, ils étaient construits en pierre et ressemblaient souvent à de petites chapelles. Au cœur de l'Europe, certains sont même construits en osier tressé, alors qu'ici, dans les Asturies, leur construction est faite entièrement en bois. Il faut dire que ce matériau ne manque pas dans la région. Les forêts recouvrent la majorité des montagnes, spécialement celles de moins de 2 000 mètres d'altitude.

Avant d'entreprendre la montée, à travers champs, vers une colline qui donne une excellente vue sur la région, Joël nous quitte. Désireux de suivre le sentier qui longe la mer, après de chaudes accolades, il nous fait ses adieux. Nous ne nous reverrons sans doute plus, car il est un excellent marcheur, aguerri par les 500 km qu'il vient de parcourir. Une heure plus tard, assis sur le bord du sentier pour faire une pause, nous voyons arriver Joël derrière nous. Que s'est-il passé ? Le sentier sur le bord de la mer débouchait sur un marécage infranchissable. Il avait dû revenir sur ses pas. Le hasard du chemin ! Nous nous saluons une dernière fois, pour de bon, cette fois.

Sur la côte, les plages de sable alternent avec les falaises rocheuses. Deux petits villages, *Vega* et *Berbés*, ont fait leur nid dans une anse, protégée du vent, à quelques kilomètres l'un de l'autre. Le pèlerin accède à chacun d'eux par des escaliers rustiques qui descendent sur la rue principale donnant accès à un port où dorment quelques bateaux de pêcheurs. Les habitations, légèrement rénovées pour s'adapter à l'ère moderne, conservent leur aspect pittoresque venu du Moyen Âge.

Puis, juste avant d'arriver à la pointe rocheuse nommée *La Isla*, une presqu'île séparée du continent par une rivière en été, mais un torrent au printemps, nous longeons deux grandes plages, *Arsenal de Moris* et *Playa de La Espana*. Le sable fin attire sûrement les touristes durant la saison

chaude, car de vastes terrains de camping sont aménagés à proximité. Lors de notre passage, l'endroit est désert; un troupeau de moutons se charge de la tonte du gazon autour des bâtiments.

L'an dernier, un peu plus tôt dans la saison, nous avons parcouru cette portion du chemin en compagnie de Marion, une jeune architecte de Brême, en Allemagne, que nous avons rencontrée au gîte de *San Vicente de la Barquera*. Elle nous avait quitté à l'entrée du pont sur la rivière, elle poursuivait son chemin jusqu'au gîte de *Sebrayo*. Cette année, nous franchissons la rivière, accompagnés seulement de nos souvenirs.

L'entrée dans le village de *La Isla* rappelle de bons moments : l'accueil des gens, une hospitalière sympathique et une rencontre mémorable en soirée avec des cyclistes venus de Hollande et de Pologne.

Comme il est à peine 13h à notre arrivée, nous nous arrêtons au bar pour prendre une bouchée. La dame se souvient encore de notre passage, l'an dernier. À la sortie, nous voyons arriver derrière nous un jeune homme chargé d'un gros sac. Il nous apprend qu'il est Belge, qu'il a parcouru le chemin de Puy-en-Velay à *Santiago*. Parti en février, il a marché tous les jours depuis son départ. Il compte rentrer chez lui à la fin de l'été, en parcourant le *Camino del Norte* à rebours. Au cours de l'après-midi, il nous en apprendra davantage sur les anecdotes vécues durant son long parcours. Pour l'instant, nous nous dirigeons tous les trois vers la maison d'*Angelita*. Comme à l'accoutumée, la vieille dame nous attend devant sa porte avec le sourire. Elle voit venir les pèlerins de loin, nous dit-elle. Après l'inscription, nous marchons derrière elle pour atteindre le gîte, 200 m plus loin. Toujours aussi bien tenue, grâce aux bons soins de cette amie des pèlerins, cette ancienne école primaire, bâtie à proximité de la plage, nous accueille fort bien.